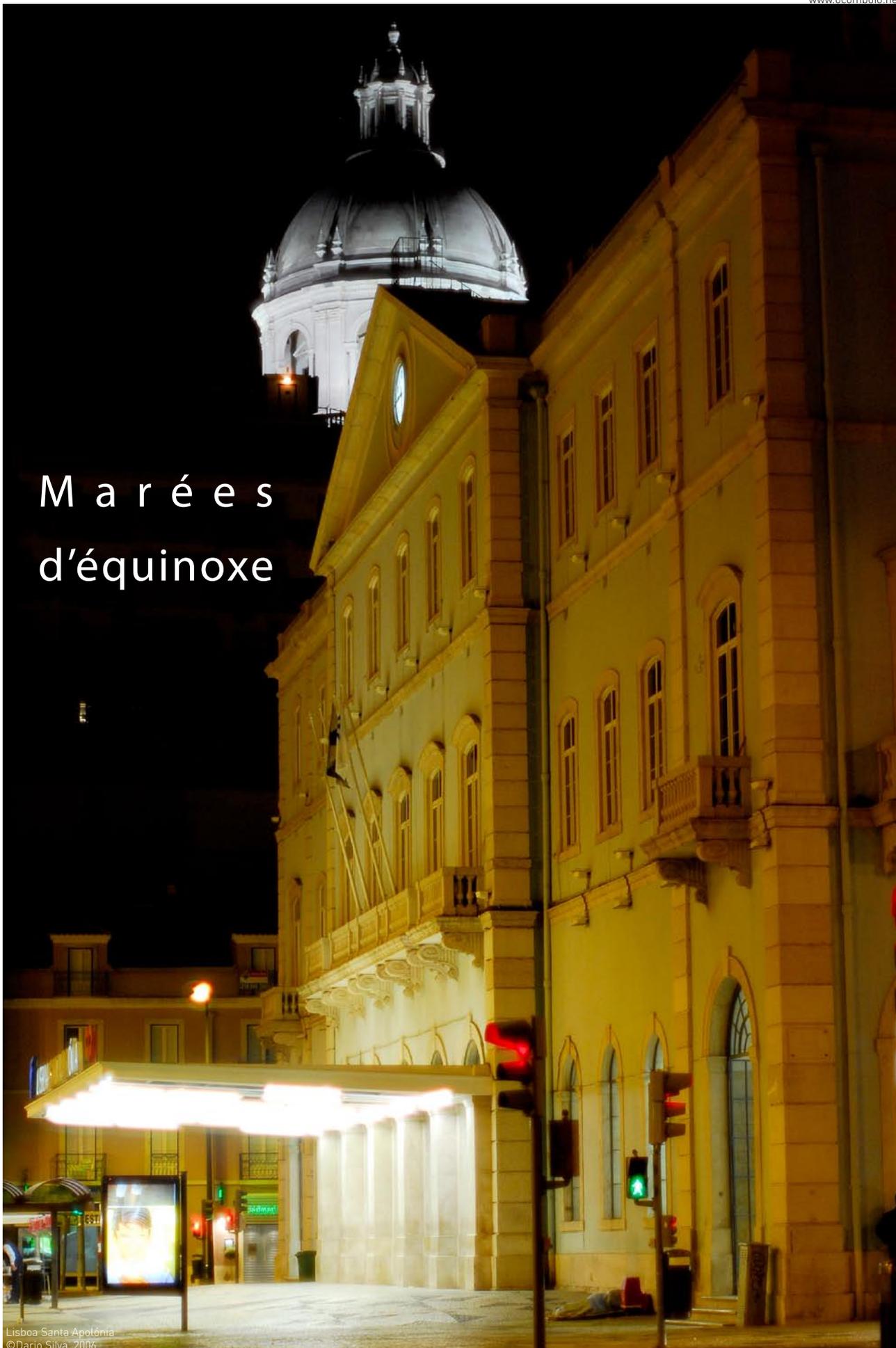


Marées d'équinoxe



Tout étranger âgé de vingt et un ans accomplis, qui, domicilié en France depuis une année, y vit de son travail, ou acquiert une propriété, ou épouse une française, ou adopte un enfant, ou nourrit un vieillard ;

— Tout étranger enfin, qui sera jugé par le Corps législatif avoir bine mérité de l'humanité — est admis à l'exercice des Droits de citoyen français.

Art. 4 de la Constitution française de 1793

Marées d'équinoxe

Tan !...Tin !..Tan !...Tan !...Tan !

Le train stationné voie 3, est un train Sudexpress à destination de Paris. Arrêts à Entroncamento, Fátima, Pombal, Coimbra-B, Pampilhosa, Santa Comba Dão, Nelas, Mangualde, Celorico da Beira, Vila Franca das Naves, Guarda, Vilar Formoso et suivantes...

Cette ritournelle, que de fois ne l'ai-je entendu, en rentrant chez moi par le train de banlieue, une gare, rien de tel pour vous inviter au voyage, pourtant...

Trois ans, déjà, c'était l'Italie... Magnifique, l'Italie ! Mais, rentrer chez soi... c'était bon. Là, c'est différent.

En face de moi, dans ce compartiment de couchettes, ma grand-mère me glisse 100 escudos, me disant :

— Prends un café !

Ma mère n'a pas voulu monter ; elle me regarde du quais, les yeux rouges. Mon père, mes sœurs, me font des signes, ébauchent des sourires tristes, déjà.

— Tu ne reviendras plus — a dit ma mère.

— Mais non ! à Noël, il sera de retour. Deux ans, la Maîtrise, et il reviendra pour le Doctorat — rétorqua mon père.

Presque trente ans de cela : toujours les yeux rouges de ma mère, les sourires tristes de mes sœurs et l'air sombre de mon père.

— Puisque tu l'as voulu ainsi...

Par la fenêtre, passe la foule des adieux.

Quand j'étais tout petit, il était simple de distinguer un paysan d'un citadin. Paradoxe. Ce sont ceux qui montent qui ont l'air de paysans endimanchés et ceux qui restent qui ont l'air de citadins.

Le train part, je passe devant chez moi, Alhandra, à grande vitesse. Bientôt Entroncamento, Fátima et Pombal.

Je crois que l'expression "marée humaine" doit prendre sa source dans la langue portugaise. Pombal est noire de monde.

Une foule compacte entre valises, sacs, sacoches, carafons de vin...

Une marée humaine d'équinoxe. Mais, aux Portugal, elle est descendante. Le ressac est puissant, mais les vagues en retour sont de plus en plus petites.



De França a Portugal no Sud Express ©Dario Silva, 2003



Derrière, l'immensité du sable mouillé, quelques promeneurs, nonchalants : c'est l'hiver. C'est encore l'hiver, dans ce Portugal de 1982, malgré la Révolution des Œillets et la considérable progression du niveau de vie.

Toujours aussi mauvaises sont les routes ; les villages peinent à avoir l'électricité ; les salaires sont bas.

Le compartiment se remplit à mesure que l'on grimpe la montagne. Santa Comba Dão, Nelas, Guarda, Vilar Formoso.

Le dîner arrive. J'avais mon casse-croûte, mais j'ai été entraîné par mes compagnons de voyage.

Le wagon restaurant du Sudexpress.

Il fallait passer par les premières et les wagons-lits, qui sentaient le charbon comme des locomotives d'antan à cause du chauffage. L'Orient Express au milieu d'un convoi d'exilés.

Le restaurant était, disons, comme le 25 avril : tout le monde se le partageait. C'était encore le Portugal. Un petit reste de pays. Un goût familier avant longtemps.

Des serveurs en jaquettes blanches, impeccables, ondulaient dans le tangage du train, des plateaux de consommés ou de côtelettes au riz posés sur cinq doigts.

Et le café. Le lendemain, au petit déjeuner, un dernier café avec un goût de café. Et des toast, mais des toast moelleux, comme dans les cafés de Porto., au beurre fondu sur le gril...

La frontière, la nuit espagnole et le petit matin français, à Handaye.

Il faut descendre du train. Les couchettes peuvent rouler jusqu'à Paris, changer les boggies, mais pas nous : il faut se présenter à la Douane.

Une grille de "poulailler" sépare un passage libre d'un long couloir, avec guichet. D'un côté, la cohorte des sacs à dos et des costumes-cravate. De l'autre, les pantalons-jacquettes, les tailleurs gris ou noirs et les chignons. Jamais vu autant de chignons. Même à la foire de Barcelos, dans mon enfance.

Des gardes avec des chiens hurlent :

— Portugais?

Et pointent, d'un geste impérieux :

— Par là !

D'autres maintiennent l'ordre parmi les "sauvages" : un vieil homme, ses affaires dans une nappe nouée, est menacé d'un coup de pied au cul : il ne faut pas sortir des rangs. Près du guichet, deux gros gaillards pleurent.

— Bon, je t'accompagne au consulat à Irun. On verra ce qu'on pourra faire. Sinon... une autre fois..., dit un autre, en portugais.

Je passe, on m'interroge, on regarde les attestations de ressources, on me questionne surtout ce qui est écrit noir sur blanc sur le papier. La profession de mon père, ce que je viens

étudier...

— Vous n'avez pas ces études là au Portugal ? Bien sûr, c'est mieux ici. Si on vous laissait faire, on ne verrait plus que vous...

Même pas vrai. Les études se montreront bien décevantes. C'était bien mieux au Portugal pour cela.

Mais je voulais devenir un homme, j'avais 22 ans.

On se parle facilement entre portugais. Non pas de choses intimes, mais, quand même, de nos petites affaires, et, parfois de nos grandes...

Je portais, avec une vague adresse sur un papier.

Je suis arrivé à Paris avec tout : chambre, petit boulot, conseils et amis, des vrais amis. La solidarité, c'est un mot français que j'ai appris des immigrants !

Par eux, j'ai entendu parler d'adresses prestigieuses : Avenue Wagram, Boulevard Victor Hugo, rue Fabert, Avenue de la Motte-Piquet, mais aussi, de plus exotiques, Champigny, Colombes, Achères...

Le petit monde des concierges de Paris et de Peugeot-Citroën m'ouvrait bras et cœur, sans rien me demander :

— Vous êtes étudiant ? Ma fille aussi.

— Je n'ai pas complété mon certificat d'études, vous savez, au temps de Salazar...

— Moi, je n'en ai pas honte. J'ai appris à écrire ici. Il le fallait bien, pour trouver du travail...

Oui, tout étudiant que j'étais, je suis devenu immigrant.

Ou peut-être pas.

Non, ce n'est pas là que je suis devenu immigrant.

C'est quand je suis venu faire mon inscription, un mois avant.

En seconde, toute la nuit, un jeune touriste a essayé de m'obliger à chercher une place ailleurs. Il dormait, allongé sur la banquette et insidieusement me donnait des coups de pieds. Il voulait toute la banquette pour lui. Elle lui revenait. J'étais de trop. J'ai voyagé ainsi, jusqu'à Hendaye, entre ses pieds et la porte.

Voilà, j'étais déjà à ma place, un petit morceau de banquette et l'autre, l'homme du Nord, qui la voulait pour lui tout seul, sûr de son droit. Dans un train portugais, sans même avoir traversé l'Espagne.

Puis, soudain, je suis devenu européen.

— Ahhh!, c'est vrai, vous êtes européens maintenant !...

Les plus vieilles frontières du continent, devenaient européennes ! Comme ça, Saint Esprit, oeuvres et grâce... Va savoir.

On me l'annonçait par ce froid sec et coupant de Paris au mois de janvier 86.